

## Page blanche

«L'assiette pleine cache une assiette vide,  
comme l'être cache le néant.»

(Raymond Queneau)

La blancheur immaculée de cette page avant que je ne la salisse m'a paniqué. Car à quelques jours de la deadline pour rendre mon texte, pas d'histoire de patient ou tout au moins aucune digne de l'intérêt d'un seul lecteur désœuvré; plus de Couchepin à gratter, son successeur (qui?) évaporé; pas d'anecdotes sur la médecine et sa manière de la pratiquer, de la réglementer, de l'assujettir, de la dénaturer. Le degré zéro du réseau... synaptique. Le vide et son vertige, le néant; nul, moins que nul ou plus que nul, je ne sais plus. Le feu s'est éteint, et moi avec. Rien dans le crâne, rien à dire, peur du rien. D'habitude, j'écris ce que je pense; si je ne puis écrire, c'est que je ne pense plus, donc ne suis plus. Le non-être ou le néant, même constat. Déprimé? Même pas. Juste envahi par la trouille d'être absent au rendez-vous. J'ai dit peur du rien, de rien? Vanité de la pétoche! Salut l'angoisse, poison chimérique, peur dont l'imaginaire crée le substrat de toutes pièces. Pourquoi craindre la non-cou-



leur de la page? Parce que l'ego a le toupet de s'imaginer être lu et attendu à l'instar de la version 3 de l'iPad? Peut-être. Mais avoir «carte blanche» c'est être libre, libre de tout dire sur tout ou rien, en tout cas de noircir un espace vierge; vertige de la liberté issue du néant. Que faire de la liberté lorsqu'on a la chance d'en disposer? Et quand elle est programmée tous les deux mois entre Marco Vannotti et Jacques Meizoz ne deviendrait-elle pas contrainte ou dépendance? Et pourquoi écrire? Pour se rendre intéressant, marquer son territoire? Challenge un peu maso? Fatuité de motivations qu'on n'est même pas capable de s'avouer? Et cette complaisance,

aujourd'hui, à partager mon désert narratif, ne serait-elle pas fausse modestie, cette facette de l'amour-propre qui voudrait voiler la vulnérabilité de l'ego?

Ouille, j'en ai mal au bide... Tiens, souffrir d'inanité, dans le fond ça vous dit quelque chose? – Mais, alors, docteur, vous allez encore me dire que je n'ai rien? Eh oui, ce rien qui fait mal et invalide parfois une vie durant, nous le côtoyons tous les jours. Allégorie souvent tragique quand les vases communiquent dans le paradoxe: nos cabinets se remplissent du vide, du vide existentiel et de la perte de sens engendrés par une société qui nous gave d'illusions productivistes et

consoméristes, puis abandonne ses victimes usagées dans les poubelles médicalisées, rechignant même sur les coûts du recyclage. Alors, que faire de ce sombre constat? Et bien, justement, donner sa juste place au vide: le constater, le décrire, l'appivoiser et, en quelque sorte, le sublimer; face à une situation stressante on tente de faire le vide en soi; alors il ne reste qu'à l'accueillir quand il s'impose et en faire le meilleur usage possible. Faire place au silence et à l'immobilité, se centrer et se limiter aux choix prioritaires dans le respect de soi et des autres. Se détacher de son rôle et se retrouver. Certains de nos patients, sans en être conscients, ne demandent qu'à bénéficier de cet espace. A nous de le leur fournir... mais en commençant par nous-mêmes.

Toutes proportions gardées, c'est finalement ce qui m'a permis de noircir cette page. Et merci si vous avez tenu jusqu'au bas.



**Dr Alain Frei**  
Gastroentérologie FMH  
30, avenue Louis Ruchonnet  
1003 Lausanne  
Alain.frei@hin.ch